

Voici ce que le Père Jogues, dans le cours de sa narration, au fil du récit, nous apprend de la situation topographique du village Iroquois, où il était retenu prisonnier avec Guillaume Couture et René Goupil : " Nous nous retirâmes pour prier sur une colline voisine, qui domine en partie le village." Et plus loin : " Je gravis la colline au pied de laquelle coule le torrent." Par conséquent, au bas de la colline se trouvaient et le torrent et le village, le village sur le bord du torrent.

Ecoutez maintenant le Père Rafféix, missionnaire à Goïogouen : " Goïogouen, dit-il, est le plus beau pays que j'ai vu en Amérique.... C'est une terre située entre deux lacs.... Le lac de Tiohero, l'un des deux qui *joignent* notre bourg, a bien quatorze lieues de long."

Etes-vous convaincu, à présent, que les bourgades iroquoises s'asseyaient toujours de manière à baigner leurs pieds dans les eaux courantes ?

—Non. Vous n'avez parlé que de trois bourgades, et vous ne pouvez ainsi conclure du particulier au général : ce serait un sophisme.

—Voudriez-vous que je me misse à construire l'argument appelé en rhétorique *énumération complète des parties*, et que j'entreprisse de repasser, l'une après l'autre, tous les bourgs et villages des Agniers, des Onneyouts, des Onnontagués, des Goyogouins et des Tsonnontouans ? Ce serait un peu long et fastidieux.

Qu'il me suffise de citer le témoignage d'un homme, très versé dans l'étude des mœurs indiennes, dont la parole doit résumer la science historique sur le sujet qui nous occupe. M. Ferland s'exprime comme suit : " Les peuples de la langue huronne se réunissaient dans de grandes bourgades, qu'ils fortifiaient avec soin lorsqu'elles étaient exposées aux attaques des ennemis. Ils les plaçaient, autant que possible, sur un coteau protégé par un ravin, et *près de quelque ruisseau*."

Du reste c'était plein de bon sens. Pour abreuver une population de mille à quinze cents âmes, il fallait une abondante provision d'eau ; et les Sauvages, sans le secours de chevaux, ni d'aucune autre bête de somme, n'étaient pas hommes à aller chercher le boire, dans des outres, sur leur dos, à une distance considérable.

Il fallait de l'eau pour éteindre les incendies, qui étaient fréquents dans ces villes en écorce, comme le fait si bien remarquer le Père Brebœuf. " Il y a cette incommodité, qu'elles (les cabanes) sont quasi aussi susceptibles du feu que des allumettes, d'où procède quantité d'embrasements des bourgades entières, et sans aller plus loin que *cette année*, nous en avons eu en moins de dix jours deux grandes entièrement consumées, et une autre brûlée en partie."

Il fallait au moins un filet d'eau pour porter le canot, allant à la pêche, allant à la chasse, allant à la guerre. Le pays, dans ce temps-là, n'avait d'autres voies publiques que les rivières. Ne croyez pas que les Sauvages se seraient imposé, inutilement, sans dessein, un portage presque journalier de la bourgade à la rivière, et de la rivière à la bourgade. Car, de laisser les embarcations sur les sables d'un rivage, à distance, loin des regards, il n'y avait pas à y songer ; l'ennemi, pendant la nuit, se glissant aux aguets, serait

venu les percer à jour, comme aujourd'hui on va, à la faveur de l'obscurité, enclouer les canons.

Ceci posé, je me crois en état de tirer une première conclusion, et, avant de fixer définitivement l'endroit où était la bourgade d'Hochelaga, de dire d'abord où elle n'était pas. Vu ce besoin d'un cours d'eau dans son voisinage, elle n'était certainement point sur le plateau que couvrent les maisons du Village St. Jean-Baptiste, ni, comme l'avance timidement M. Ferland, " probablement sur le coteau qui s'étend au pied de la montagne, du côté de la ville de Montréal." Elle s'élevait encore moins sur l'emplacement qu'occupe l'Université McGill.

—Pourquoi ?

Premièrement, parceque, dit Cartier, " au parmi d'icelles campagnes est située la ville d'Hochelaga, près et joignant une montagne qui est à l'entour d'icelle, *labourée* et fort fertile"; et que le flanc du MontRoyal, en arrière de l'Université, rebel à la charrue et à l'énergie de l'homme civilisé, n'était pas *labourable* pour le baton pointu et la nonchalance du Sauvage.

Secondement, parceque, toujours d'après Cartier, " le Mont-Royal était distant du dit lieu d'un *quart de lieue*."

—Il y a bien vingt arpents de l'Université au sommet de la montagne.

—Oui, au sommet ! Mais, dans le langage ordinaire, quand je dis : je suis à deux cents pas de cette montagne, j'entends désigner, non la cime la plus élevée, mais bien le pied le plus bas. Et Cartier parlait comme tous les chrétiens.

—Alors quelle est donc cette montagne, près et joignant laquelle était située la bourgade ?

—On le verra plus loin. *Videbitur infra*. Non, je me trompe, on l'a vu plus haut, grâce à ce que, dans l'arrangement de mes correspondances, " la charrue a passé avant les bœufs." Je m'embrouille, je m'arrête.

Dans cette correspondance que la poste m'a perdue, je réfutais l'objection que l'on pouvait soulever contre ma thèse, du fait qu'un village iroquois avait existé, pendant trente ans, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le Grand Séminaire de Montréal. Je passe sous silence cette réfutation, qui ne tient pas, après tout, aux entrailles de mon argumentation. Je languis, et je sens que j'ennuis. Je signe au plus court, j'ai hâte de finir.

Un diner réchauffé ne valut jamais rien.

J. B. PROULX, ptre.

C'est une lourde tâche de se dévouer à faire du bien à ceux qui s'obstinent à se faire incessamment du mal à eux-mêmes.—*Strafford*.

Tous les hommes ont en eux un miroir ; mais il en est peu qui s'y regardent et il en est encore moins qui s'y reconnaissent.—*Comte de Nugent*.

Chez un enfant la candeur nous charme sans nous surprendre ; chez un vieillard elle nous étonne et ne nous plaît pas moins ; elle produit alors le même effet que la découverte inespérée d'un trésor resté intact parmi les ruines.—*Comte de Nugent*.